

***Lur-erretzea* : le brûlis (Labourd)**

En Europe on a mis en œuvre le brûlis ou *lur-erretzea* (qui n'est pas l'écobuage ou *lurra atera* ou *luberritu*). Lors d'une vie nomade on mettait en œuvre une agriculture itinérante sur des parcelles qui n'étaient pas seulement ouvertes au profit des pelouses et fougères, mais pour des successions de cultures céréalières, interrompues le temps que le sol se régénère. Plus tard les paysans (*laborariak* ou *nekazariak*) fixèrent les champs dans des terres productives (avec *lur beltza*). Les parcelles brûlées reçurent-elles un nom générique, de type *larrekia* ? L'ethnographie ne le confirme pas totalement.

Ainsi fut créée et entretenue la lande (*larrea*), au détriment de la forêt. Les taillis et les sous-bois qui la parsèment n'en sont pas les vestiges, mais le produit d'un foncier appauvri et érodé, qui avait cessé d'être exploité. Ces parcelles ne devaient pas aboutir à gêner le libre parcours, le pasteur restant le maître du communal. Ainsi en Labourd, l'arpent de terre (environ 42 ares) valait 25 livres si la terre restait ouverte au libre parcours, mais 75 si on la clôturait.

À partir des années 1955 les défrichements mécaniques remplacèrent toutes ces vieilles méthodes et ils s'intensifièrent en mi-montagne. Dans une optique strictement productiviste, il s'agit de faire de l'herbe et donc du lait (ovins) et de la viande (ovins et bovins).

De nos jours le brûlis sert à 'nettoyer' une montagne qui autrement 'se salit' par le retour de la broussaille (*sasia*) et de la faune associée (sangliers...).

Le 14 février 2008, ils étaient 18 *saratar* du même quartier, pour nettoyer un flanc de Larhun. Ils le font tous les 4-5 ans environ. Lorsqu'il n'y avait pas de réglementation, ils le faisaient 'à la demande'. Maintenant il faut avertir la mairie; il y eut de graves accidents (imprudences de riverains, promeneurs...). Pourtant ces paysans minimisent le danger; ce qu'il faut me disent-ils, c'est d'abord du bon sens et du sang froid..., sans parler d'une nécessaire solidarité.

Comment procède-t-on ? Ils partent la journée munis de simples pelles. Ils s'avertiront par des cris. Ils commencent par allumer le feu dans un secteur contre le vent, ainsi le feu pourra être contrôlé en vitesse et en étendue. Ils opèrent par petites surfaces de quelques dizaines d'ares à la fois et s'assurent de pare-feux. Ceci fait, ils avancent en brûlant des surfaces de plus en plus larges.

Au cours de cette opération, les flammes peuvent atteindre plus de 10 mètres de haut et c'est tout un rideau qui dévale sur les pentes, traversant les bosquets, sans brûler un seul arbre. Ils ont ainsi nettoyé trois autres montagnes et n'ont perdu qu'un vieux chêne creux... Par ailleurs, tous ces feux longent les clôtures des prairies existantes. Pas un seul piquet d'acacia n'eut de trace de feu.

Du fait de leur haut pouvoir calorifique, les grands ajoncs qui résistaient (*otatzak*) étaient recherchés pour allumer les fours à pain. Les jeunes ajonc (*otheak*) étaient collectés et broyés dans *jokia* que l'on hachait (avec des orties...) dans les troncs évidés (*askak*), dans les *ezkaratzak*, et qui servait de base d'aliment au troupeau.

Michel Duvert – Etniker Iparralde – Groupes Etniker Euskalerrria